

DIANE MEUR explore le filon de la transmission, pour nous livrer un roman labyrinthique sur la célèbre famille et... 765 de ses membres.

livres

Dans la mythique famille des Mendelssohn, il y eut d'abord Moses (1729-1786), le philosophe juif des Lumières et défenseur de la tolérance religieuse, connu comme le « Socrate allemand ». Mais le plus célèbre des Mendelssohn est bien sûr Felix (1809-1847), le compositeur romantique, génie plus précoce que Mozart, qui fit de l'ombre à sa sœur Fanny (1805-1847), grande musicienne elle aussi. Avant eux, entre XVIII^e et XIX^e siècle, il y eut Abraham, le banquier resté dans l'ombre. Et après eux, il y aura des générations de Mendelssohn Bartholdy et de von Mendelssohn disséminés de par le monde, du vignoble bordelais aux côtes du Japon...

Fascinée par les questions de filiation qui inspirent ses romans, l'écrivaine Diane Meur s'est embarquée un matin dans l'exploration tous azimuts de la généalogie des Mendelssohn. Un chantier titanesque, épaulé par le numérique mais aussi bricolé colle et ciseaux en main, jusqu'à reconstituer une « carte », planisphère riche de 765 noms, arborescence atteignant la septième génération... Une quête que Diane Meur, la fine mouche aussi cultivée que fantaisiste, a transformée en un gros roman labyrinthique, ployant sous les histoires, les anecdotes et les digressions. Dans la ville de Berlin, qu'elle a quittée en 2012 après y avoir vécu deux ans, la romancière se sent toujours un peu chez elle. Sur la piste des Mendelssohn, elle est une guide fervente et imbattable. Elle nous a montré ses points cardinaux, la « Stabi » (la grande bibliothèque où elle a remué des kilos de documentation) et le cimetière protestant de la Trinité (dans lequel reposent Felix, Fanny, Abraham et nombre de Mendelssohn). Mais la station la plus émouvante du pèlerinage auquel elle nous a convié, est sans conteste

la Mendelssohn-Remise, au n° 51 de la Jägerstrasse, un petit musée installé dans l'ancienne remise à attelages de la banque familiale. Là, au milieu des photos anciennes, des certificats de baptême et des instruments de musique, on réalise que le nom des Mendelssohn a été effacé sous le nazisme, leurs biens pillés. Il a fallu attendre plusieurs décennies pour que des recherches soient entreprises dans les archives, les activités et les réunions des descendants en mémoire de leurs ancêtres reprenant au fil des années. Nous croiserons ainsi Thomas Lackmann, la soixantaine à l'allure bohème, issu de la huitième génération et président de l'Association Mendelssohn, qui gère le musée et fut un interlocuteur essentiel pour Diane Meur. Une sympathique complicité lie les deux érudits, l'obstination de l'un n'ayant d'égale que celle de l'autre. À l'ombre des murs de la Jägerstrasse, le travail fou de la romancière prend alors tout son sens, défi au temps et à l'oubli, génial pied de nez à la mort.

LA VIE. Comment est né ce roman sur les Mendelssohn ?

DIANE MEUR. C'est une vieille idée que je traînais dans mes carnets depuis 10 ans, « Mendelssohn père et fils ». Je suis mélomane, musicienne, et j'aime la philosophie. Quand j'ai su que Moses Mendelssohn, le philosophe, était le grand-père de Felix Mendelssohn, le compositeur, j'ai pensé à une histoire générationnelle, une sorte de saga masculine, avec le chaînon manquant qui m'intriguait et dont je ne connaissais même pas le prénom : qui était ce personnage, fils du philosophe et père du musicien ? Qui était ce trait d'union entre deux génies, qui n'avait pas fait grand-chose de sa vie, apparemment ? J'avais imaginé une sorte de roman mélancolique entre XVIII^e et XIX^e siècle. Et puis j'ai commencé à me rendre compte que ce personnage, Abraham, n'était pas du tout un néant : on avait beaucoup de documents sur sa vie. Il était finalement une figure intéressante, ce banquier qui aurait voulu être musicien, tenaillé par une aspiration artistique qu'il n'a jamais eu l'occasion de suivre mais qu'il a transmise à ses enfants.

Qu'est-ce qui a déclenché l'écriture du récit fleuve ?

D.M. Ce qui a été décisif, c'est Berlin – je n'avais pas prévu que j'allais m'installer

Culture

Au fil d'un roman labyrinthique, Diane Meur explore la généalogie du célèbre compositeur Felix Mendelssohn. Rencontre à Berlin avec la germaniste passionnée et éclectique.

DANS L'ARBRE DES MENDELSSOHN

Parcours d'une érudite

1970 Naissance à Bruxelles.

1990 Entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, maîtrise de lettres à la Sorbonne et DEA de sociologie à l'École des hautes études en sciences sociales.

1998 Devenue traductrice d'allemand (depuis ses 15 ans, elle a une passion pour Heinrich Heine).

2002 Premier roman *La Vie de Mardochée de Löwenfels*, écrite par lui-même (Sabine Wespieser Éditeur).

2007 *Les Vivants et les Ombres*, qui sera suivi par *les Villes de la plaine* (Sabine Wespieser Éditeur) en 2011.

2010 S'installe à Berlin pour 2 ans.

2015 Vient de sortir *la Carte des Mendelssohn* (Sabine Wespieser Éditeur).



FELIX MENDELSSOHN,
le compositeur, dont la famille
a séduit Diane Meur.



À LIRE

La Carte des Mendelssohn,
de Diane Meur,
Sabine Wespieser
Éditeur, 25 €.

DE AGOSTINI/LEERWAGE

là-bas pendant deux ans, dans cette ville berceau de la famille Mendelssohn. Et puis il y a la place croissante qu'Internet a prise dans nos vies. C'est un roman possible à l'ère du Web, pour la masse de documentation réunie, pour la capacité de sauter de lieu en lieu et d'époque en époque. Internet induit des structures mentales, le fait de s'éparpiller par association d'idées – le prénom Moses me fait par exemple remonter à la sortie d'Égypte, et je reviens ensuite à Luther... L'éparpillement de la pensée s'est mis à correspondre à celui des générations et des lignées sur la surface de la terre, à cette forme de famille en rhizome : alors, j'ai su que je tenais là un sillon fécond.

Pourquoi cette généalogie vous a-t-elle fascinée et envahie à ce point, jusqu'à parler de 765 membres de cette famille ?

D.M. J'ai retrouvé dans cette quête toutes les choses qui m'ont toujours intéressées dans la vie, la filiation, la transmission. C'est comme si j'avais baladé un gros aimant au-dessus de la limaille de fer. Tout s'accrochait. La configuration de cette famille me captivait en raison de sa dispersion, de l'éclatement des destins qui divergent de plus en plus au fil des générations. Et finalement, on en arrive à atteindre l'ampleur de l'humanité tout entière : dans les profils, les appartenances religieuses, les carrières, les pays et les continents. Quand on parvient vers le milieu du XX^e siècle, il y a ceux qui doivent s'exiler sous le nazisme en raison de leur

judéité et ceux qui sont soldats de la Wehrmacht, il y a celle qui vit en Inde ou celle qui a épousé un Japonais... Cela prend toutes les directions, sans aucun sens.

Et c'est cette diversité qui vous plaît ?

D.M. Elle signifie qu'on n'est pas déterminé par un atavisme. C'est la liberté humaine. Le fait d'avoir un ancêtre commun ne conditionne en rien ce que les centaines de Mendelssohn de la septième génération ont fait de leur vie. Le paysage devient merveilleusement ouvert. Et j'ai trouvé cette constatation envoiante. Elle ouvrait le cœur, particulièrement à une époque où l'on veut nous enfermer dans des identités, des racines. J'ai horreur de ces termes figés. Les êtres humains ne sont pas des végétaux, ils se déplacent et génèrent le grand brassage des langues, des religions et des convictions. Il y a beaucoup de ruptures dans l'histoire de filiation des Mendelssohn, des changements de noms et des conversions (du judaïsme au catholicisme ou au protestantisme, sans parler de l'athéisme ou de la franc-maçonnerie). La transmission tire dans tant de directions différentes. On finit par se dire que d'autres énergies sont à l'œuvre. Chaque individu se construit en décidant soit de garder, soit de rejeter : une infinité de positions sont possibles, il n'existe aucune logique. Ce qui est beau, c'est toute cette richesse qui fait le mouvement de l'histoire. Il faut compter avec cette myriade de motivations personnelles et intimes qui s'entrecroisent.

Ne tentez-vous pas d'épuiser ce thème de la transmission ?

D.M. Oui, sans doute. Au mot de transmission, que je trouve un peu lourd, je préfère celui de trace, plus concret. Mon livre est aussi une recherche de toutes les traces que peuvent laisser les hommes.

Cette incroyable recherche que vous avez entreprise sur les Mendelssohn, en avez-vous fait le quart pour votre propre famille ?

D.M. Non, pas du tout. Ça ne m'intéresse pas... Je m'en fiche. Ce n'est pas la question. Je me suis rendu compte que si, à la place de Moses Mendelssohn, on prenait un savetier du Piémont ou n'importe quel individu né en 1729 ayant eu quelques enfants, et si l'on regardait ce que donnait sa généalogie, ce serait tout aussi fascinant ! Sauf que pour les Mendelssohn, on a des sources importantes, des écrits, des lettres qui ont été conservées, une énorme correspondance. Et aussi des immeubles et des maisons. À Berlin, je me suis mise en quête de tous les lieux des Mendelssohn, qui ont changé d'affectation de manière assez loufoque : une villa bourgeoise est devenue un foyer pour domestiques, puis un centre d'écoute de la Gestapo, puis une école pour enfants de militaires britanniques. Toute l'histoire y passe. Il y a des lieux qui voient défiler l'humanité comme une chose un peu évanescence... On pourrait même parler des traces intellectuelles : voir qui rééditait à telle époque les œuvres de Moses Mendelssohn a fini par devenir un matériau pour moi. Qui était cet éditeur qui osait publier la correspondance de l'ancêtre et de sa fiancée en plein nazisme ? Cette chronologie s'est révélée passionnante.

Vous dites que ce livre est plus le roman de votre recherche sur les Mendelssohn que le roman des Mendelssohn...

D.M. Il n'y a pas de fil rouge dans une famille, la marche de l'histoire part dans tous les sens. J'ai donc décidé de raconter les Mendelssohn de manière totalement subjective, de faire de cette exploration un récit de voyage, de considérer le temps comme un lieu et de me promener à l'intérieur. J'ai pris la métaphore au sérieux – le temps est un espace – pour en faire un vrai récit d'aventures. On ne sait pas vraiment ce qu'on cherche, ni avec quoi on revient dans ses soutes.  **INTERVIEW MARIE CHAUDEY**